François Heisbourg : « Avec la guerre en Ukraine, nous changeons d'époque »

La victoire de l'Ukraine sur la Russie revêt une importance stratégique et idéologique fondamentale pour l'ensemble du bloc occidental et démocratique, explique le conseiller spécial à la Fondation pour la recherche stratégique.

Propos recueillis par GaïdzMinassian

Le Monde. Publié le 27 février 2023

Douze mois après l'invasion russe en Ukraine, le 24 février 2022, François Heisbourg analyse cette année de combats dans *Les Leçons d'une guerre* (Odile Jacob, 208 pages, 19,90 euros). Le conseiller spécial du président de la Fondation pour la recherche stratégique, un think tank basé à Paris, appelle les Occidentaux à endosser leurs responsabilités en ouvrant une nouvelle page de leur histoire avec lucidité et à la hauteur des menaces contre la paix en Europe.

Pourquoi écrivez-vous que le conflit en Ukraine nous invite à « revenir aux classiques dans la façon de penser la guerre » ?

En Europe occidentale et démocratique, après la seconde guerre mondiale, on a oublié – c'est un constat – que la guerre est l'un des instruments qui permet de régler les contentieux. Tout ne se règle pas par la négociation et par la diplomatie. La guerre a sa propre grammaire, sa propre syntaxe. L'Europe de l'Ouest est en train de redécouvrir la guerre entre Etats européens en Europe même.

Avez-vous le sentiment que, dans cette redécouverte, les opinions publiques sont prêtes à mourir pour Kiev ou pour Taïwan ?

Ces opinions occidentales sont-elles prêtes à mourir pour leurs propres liberté et sécurité ? Je pense que oui. Si cette sécurité et cette liberté passent par la victoire en Ukraine, on aidera l'Ukraine. Au fil des mois, les opinions ne retiennent pas l'engagement de nos gouvernements dans cette guerre. Elles sentent que l'affaire est grave, même si elles ne courent pas à la guerre. Or, nos gouvernements sont à la peine pour réapprendre la grammaire, la syntaxe, notamment en matière de dissuasion. Comment se fait-il qu'on y ait survécu ? On en a oublié les raisons.

Lire aussi la tribune : « Il ne peut y avoir d'impunité pour le crime d'agression de la Russie contre l'Ukraine »

L'autodissuasion de nos gouvernements a été l'un des principaux problèmes dans le soutien à l'Ukraine. Au début de la guerre, les Occidentaux disent qu'il ne faut pas livrer d'armes offensives aux Ukrainiens, car ce serait l'escalade. Or, au bout d'un mois, les Ukrainiens démontrent que les Russes n'arrivent pas à entrer dans Kiev. Puis on a changé, en livrant des armes dites offensives. Ensuite, on a parlé des chars, et maintenant, nous vivons l'épisode des avions de combat. Pendant la guerre froide, Soviétiques et Américains ne faisaient pas tant de « chichis » lorsqu'il s'agissait de livrer des armes à leurs alliés ou satellites. On finit par

prendre les bonnes décisions au vu de la situation sur le terrain, mais avec retard – même s'il n'est pas trop tard.

Mais n'y a-t-il pas un décalage entre le temps ukrainien de l'urgence et le temps occidental du soutien ?

Ce décalage de temps est un constat. On peut critiquer et se poser la question : quand les Européens auraient-ils dû ouvrir les yeux ? En Occident, la guerre était expéditionnaire. Elle se faisait chez les autres, à plus ou moins bon escient et parfois avec des moyens considérables, mais ce n'étaient pas des guerres de défense nationale à grande échelle. On n'était pas équipé pour faire une guerre à l'échelle de celle que la Russie a imposée dans un temps court à l'Ukraine. On ne disposait plus des stocks d'armes et de munitions nécessaires.

Lire aussi la tribune : Jonathan Littell : « Poutine a déjà perdu la guerre, mais on ne fait pas ce qui est nécessaire pour l'obliger à l'accepter »

La discordance des temps est évidente. Nous vivons avec l'absence d'acquis d'un tiers de siècle d'après-guerre froide, les Ukrainiens vivent avec l'imposition d'une guerre massive qui les a surpris autant que nous. Mais le fait est que nous avons été pris au dépourvu, car nous avons fait des erreurs à court terme, comme penser que la guerre était forcément irrationnelle. Nous changeons d'époque, et le basculement est aussi rapide que celui que nous avons connu entre la chute du Mur, en 1989, et celle de l'URSS, en 1991. Nous sommes dans un changement d'histoire, car la guerre contre l'Ukraine a lieu en Europe, chez nous.

Est-ce pour cette raison que l'Ukraine doit absolument gagner la guerre, comme vous l'écrivez ?

La réponse est binaire, car il n'y a pas de compromis, ni stratégique ni idéologique. Pour la Russie, l'Ukraine n'a pas droit à une existence propre. Quelle que soit l'issue militaire sur le terrain, la Russie n'aura de cesse – tant qu'elle sera dirigée par des individus qui partagent ce point de vue – de reconstituer l'empire perdu. Toute trêve sera la préparation de l'étape suivante.

Du côté de l'Ukraine, qui lutte pour son existence, il ne peut pas non plus y avoir de compromis. Autrement dit, l'un gagne, l'autre perd, et inversement. C'est un jeu à somme nulle. Il va falloir là aussi que l'on réapprenne que le monde de la guerre ne fonctionne pas selon les mêmes règles que le monde sans la guerre. Pour les Européens, la leçon est dure : si l'Ukraine perd, on en tirera la conclusion que la Russie a non seulement gagné quelque chose de difficile – manger un pays grand comme la France –, mais, en plus, contre ce qu'elle appelle *« l'Occident collectif »*. La Russie, elle, ne se méprend pas sur l'enjeu de cette guerre. Et, l'ayant gagnée, elle se sentira justifiée pour poursuivre sa politique néo-impériale. Si l'Occident échoue en Ukraine, comment peut-il imaginer réussir dans les Etats baltes ou en Roumanie ? La réponse est là.

Les Américains avaient à prendre une décision basique : va-t-on tout faire avec nos partenaires pour empêcher la Russie de gagner la guerre, ou bien s'agit-il d'une distraction trop importante par rapport à leur vraie priorité, qui est la confrontation dans la durée avec la Chine dans le Pacifique ? Les Américains ont pris la décision rapidement : si on ne parvient pas à dissuader la Russie d'attaquer ou à faire en sorte qu'elle perde cette guerre, la Chine en tirera les conséquences en Asie, pour Taïwan. Ce soutien à l'Ukraine ne contredit pas la

priorité dans le long terme qu'est la Chine. Bref, si l'on n'est même pas capable de gérer une puissance en déclin comme la Russie, comment peut-on gérer des choses encore plus difficiles et lourdes de conséquences face à la superpuissance chinoise ?



« Les Leçons d'une guerre », Odile Jacob, 208 pages, 19,90 euros.

« Les Leçons d'une guerre » : la nécessaire prise de conscience des Occidentaux

François Heisbourg est un homme inquiet et le fait savoir aux Européens. Dans *ses Leçons d'une guerre* (Odile Jacob, 208 pages, 19,90 euros), le conseiller spécial à la Fondation pour la recherche stratégique tire les premiers enseignements du conflit en Ukraine, lancé il y a un an par la Russie de Poutine. A la lecture de cette analyse sur la guerre et ses enjeux, certains diront qu'il est un peu tôt pour énoncer les premières conclusions, mais l'auteur n'y exprime pas une pensée figée et conclusive. Au contraire, sa démarche se veut pédagogique,

préventive et prospective. Pédagogique car il signe, comme souvent, une expertise claire et limpide. Préventive car sa démarche se concentre sur le sens du tournant stratégique qui frappe l'Europe depuis que la Russie a réimposé la guerre sur le Vieux Continent. Prospective, enfin, car il attire l'attention des Européens sur l'urgence de s'adapter à ce nouveau monde. Ces derniers doivent prendre conscience de ce qui les attend s'ils ne procèdent pas à une introspection stratégique et s'ils n'accomplissent pas ce saut qualitatif dans le domaine de la sécurité et de la défense. Ce récit synthétique est entrecoupé d'anecdotes avec des protagonistes comme Vladimir Poutine, VolodymyrZelensky ou SauliNiinistö, président de la Finlande.